

1

Fuyez le mal avec horreur, attachez-vous au bien. Soyez unis les uns aux autres par l'affection fraternelle, rivalisez de respect les uns pour les autres. Ne brisez pas l'élan de votre générosité, mais laissez jaillir l'Esprit ; soyez les serviteurs du Seigneur.

— Jean ?

Aux jours d'espérance, soyez dans la joie ; aux jours d'épreuve, tenez bon ; priez avec persévérance. Partagez avec les fidèles qui sont dans le besoin, et que votre maison soit toujours accueillante.

— Jean.

Bénissez ceux qui vous persécutent.

— Jean, je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Bernard s'approche du téléviseur.

Afin que vous soyez unis dans le Christ, et que votre amour transformé par lui devienne pour les hommes un signe visible de l'amour de Dieu, devant l'Église ici rassemblée, donnez-vous la main.

Il se reconnaît. Il était mon témoin et c'est lui qui amena les alliances ce jour-là. Il était comme moi, beaucoup plus mince, les cheveux longs, le corps joyeux, rien à voir avec les deux connards avachis que nous sommes devenus. Je suppose qu'il se dit la même chose.

Moi, Jean Mourrat, je te reçois Liz comme épouse et je promets de te rester fidèle, dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et dans la maladie, pour t'aimer tous les jours de ma vie.

Bernard coupe le son.

Je reste hypnotisé par Liz, si fine et si belle, fidèle à ce qu'elle était encore en ce début d'après-midi avant qu'elle prenne la Méhari pour descendre dans la vallée, en plein orage, et disparaître depuis bientôt huit heures à présent, sans aucune explication rationnelle, sans que je puisse moi-même donner la moindre cohérence à ce qui est en train de se passer.

Bernard se lève et monte à l'étage. Je l'entends chuchoter.

Il redescend.

— On va rester avec toi tant qu'elle n'est pas revenue. Sophie s'occupe des enfants. Elle raconte une histoire à Clément. Lucie s'est endormie.

— Elle ne reviendra pas.

— Ne dis pas de connerie. Elle est seulement coincée quelque part. Elle s'est réfugiée dans une ferme, chez quelqu'un, et tu vas voir, dès que le temps va se calmer, elle va revenir. Ou bien elle téléphonera.

— Non, la ligne est coupée et elle a embarqué mon portable.

— Pourquoi elle aurait fait ça ? Il doit être dans un coin de la maison. Tu le retrouveras quand il se mettra à sonner.

— Je sais que non. Elle l'a embarqué.

— Calme-toi, Jean.

À l'écran, des enfants nous jettent des poignées de riz.

— Bernard, je me souviens très bien la première fois que je t'ai vu à l'école. Tu débarquais de Dieu sait où et t'avais une dégaine pas possible, tu t'en rappelles ?

Bernard s'assoit dans le fauteuil en face de moi.

— Non, pas précisément de ce jour-là.

— Moi je m'en souviens. Mais c'est surtout le jour où tu as apporté ta guitare en cours. Le prof de français nous avait demandé de faire un exposé sur notre passion, et toi tu t'es pointé avec ta guitare. Tu as joué *La Panthère Rose*, et puis les *Asturias* d'Albeniz, tu ne t'en souviens pas ?

— Vaguement.

— La semaine d'après, je cassais ma tirelire pour acheter une guitare. Il me faudra plusieurs années pour jouer ces morceaux-là, et encore, les jouer mal. Putain, toi, il n'y avait pas une fausse note, rien qui parasitait, c'était magique.

— Pourquoi tu te rappelles de ça maintenant ?

— Parce que tu es un artiste, Bernard. Tu es mon pote et tu es un vrai artiste, mais tu n'es pas devin. Et si je te dis qu'elle ne reviendra pas, c'est qu'elle ne reviendra pas.

Bernard se tait. Il reste à m'observer avec son regard de guitariste séducteur. À l'écran, je danse avec Liz. Sa robe de mariée tournoie, et ce qui me frappe à cet instant, c'est son visage : elle semble si sage, si sagement sage que je retrouve dans ses traits le visage de Lucie, sa fille.

— Si on s'ouvrait une bonne bouteille ? propose Bernard.

— Je n'ai pas vraiment le cœur à boire.

— Juste une, pour se relaxer.

— D'accord, mais va la choisir.

Je lui indique le buffet où je stocke une trentaine de bonnes bouteilles.

Il revient avec un Rasteau rouge.

— Je n'ai pas trouvé de tire-bouchon.

Je me lève et me dirige vers la cuisine. Il y a là l'évier, le plan de travail et toutes sortes d'éléments : des placards, des tiroirs... J'ignore ce qu'ils renferment et j'ignore où est ce fichu tire-bouchon. Je ne sais pas où Liz le rangeait et j'ouvre des tiroirs mécaniquement. Il n'y est pas. J'ouvre la porte

d'un placard rempli de bocaux, je ne sais même pas ce qu'ils contiennent. J'en ai ras le bol, je veux qu'elle revienne, car elle sait où est le tire-bouchon.

J'ouvre un autre placard et Bernard pose sa main sur mon épaule.

— Tu as raison, ce n'est pas une bonne idée de picoler. On va attendre, on dirait que la pluie se calme. Si tu veux, on va prendre le Toyota et faire la route jusqu'au village. On s'arrêtera chez les voisins et on finira bien par tomber sur la Méhari. Ne t'inquiète pas.

Je mets la main sur le tire-bouchon.

— Bernard, Liz est partie pendant le déluge. Le ciel était noir, il y avait un mur d'eau, personne ne sort par ce temps. Je t'explique : les enfants étaient là, on venait de faire les courses, tout allait bien, alors pourquoi, depuis la fenêtre, je l'ai vue se précipiter vers la Méhari et partir comme une folle ? Alors qu'elle aurait pu prendre le Toyota ? Et pourquoi elle n'a pas tourné la tête quand j'ai crié son nom ? Où elle allait, hein ? Tu peux me le dire ? Où elle allait ?

— Elle avait ses raisons, Jean. Elle nous le dira à son retour. Elle nous expliquera ce qui s'est passé et tout paraîtra normal.

— Tu es optimiste.

— Non, je ne suis pas plus rassuré que toi, vraiment.

Je débouche la bouteille et me laisse tomber dans le canapé. À l'écran, les images de la noce continuent. Ça ne fait que dix ans, onze ans, peut-être douze... Je ne sais plus, mais mon Dieu comme j'ai vieilli !

J'éteins le magnétoscope et vais vers la fenêtre. Il pleut toujours, mais rien à voir avec le monstrueux orage du début d'après-midi. C'est une pluie douce. Au sol, les lumières de la maison s'estompent dans de pâles reflets et se multiplient dans les innombrables flaques d'eau, donnant un aspect cérémoniel

à cette fin d'intempérie. C'est une vision contemplative. Un instant, je sens la présence de Liz, juste derrière moi. Je me retourne, c'est Bernard. Il tient deux verres à pied qu'il vient de remplir.

— La pluie se calme. On va prendre le Toyota et rouler. Le téléphone ne fonctionne toujours pas. J'espère que les chemins n'ont pas trop souffert. On va se préparer et aller la chercher.

Je prends mon verre. Le vin a un sale goût.

— J'ai fait le plein du Toyota et il y a des torches dans le garage. J'ai aussi des bottes et des cirés.

— Les cirés ne seront pas utiles, on dirait que ça s'arrête.

Bernard ouvre la porte. Un air froid et humide entre dans la pièce.

— Si le vent se lève, ça devrait dégager tous ces nuages.

Je suis reconnaissant envers Bernard. Je suis heureux qu'il soit là. Il a toujours été là. Le vin n'a pas si mauvais goût.

Soudain, la Livebox émet un signal sonore.

— On dirait que le réseau revient, dit Bernard.

Puis un autre signal, celui du répondeur. Je me rue sur l'appareil. La voix synthétique m'annonce qu'il y a un message que j'écoute aussitôt. Du brouhaha, des parasites, des bruits de masses d'eau qui tambourinent et, au loin, une voix. La voix de Liz qui hurle des choses incompréhensibles entre deux fracas.

Je mets le haut-parleur et j'entends : « ... suis coincée sur le gué. »

Puis : « Pardon, Jean ! Pardon ! »

2

Je m'appelle Jean Mourrat, j'ai quarante-cinq ans.

Ma femme a disparu depuis quatre jours.

Bien qu'aucun témoin ne puisse attester de quoi que ce soit, il semblerait que les choses se soient déroulées ainsi : Liz a inexplicablement pris la Méhari en pleine tempête et s'est engagée sur la piste de terre en direction de la vallée. Elle a voulu franchir la rivière au gué dit *des Goules* et s'est retrouvée coincée au milieu. Il devait y avoir au moins cinquante centimètres d'eau vive. Le moteur a calé, ou bien elle a pris une mauvaise trajectoire et une roue a quitté la voie bétonnée. C'est là qu'elle m'a téléphoné.

Les gendarmes m'ont appelé le lendemain. Ils ont retrouvé la voiture enchevêtrée dans des branchages et des troncs, le tout bloqué contre la pile du vieux pont romain, trois cents mètres en aval. Mon téléphone était à l'intérieur, HS dans l'eau boueuse. J'avais donc raison : Liz l'avait bien avec elle, cette journée-là.

Deux jours plus tard, un membre de la société de pêche a ramené à la gendarmerie un sac à main retrouvé accroché à une branche d'orme, à huit cents mètres du gué. Dans un compartiment du sac dont la fermeture éclair avait résisté à la furie des flots, un portefeuille détrempé. Celui de Liz.

À cette heure-ci, son corps est introuvable.

Le fils Bérac, qui s'occupe du club de canoë, m'a proposé de descendre la rivière à partir du gué. Nous l'avons descendue six fois, sur huit kilomètres, jusqu'au barrage, lui, Bernard et moi, scrutant chaque zone d'ombre, chaque contre-courant, chaque amas de branches sur les berges. Nous n'avons rien trouvé, pas même une chaussure.

Il est prévu que des plongeurs explorent les fonds de la rivière et du petit lac de la retenue, mais enfin, le corps aurait-il pu dériver sur huit kilomètres ?

Sophie, la femme de Bernard, me dit :

— Il faut parler aux enfants.

— Je sais.

— Je pourrais m'en charger. Mais c'est mieux si c'est toi, non ?

— Oui, je vais leur parler. Ce soir, je leur parlerai.

J'ai rencontré Liz le 21 juin 1996 à la Fête de la musique du village. Bernard était à court d'engagements et se produisait avec un groupe local sur la place centrale. Je m'étais installé à la terrasse du café et je buvais des bières en écoutant la musique, des standards du blues auxquels la guitare de Bernard conférait une dimension galactique. Les autres musiciens étaient médiocres, j'aurais pu en être.

J'étais seul à une table et le Révérend m'a demandé s'ils pouvaient s'asseoir, lui et une mystérieuse jeune femme brune aux larges yeux verts.

On l'appelle le Révérend, car c'est un personnage religieux, respecté comme tel, mais j'ignore s'il possède un quelconque titre ecclésiastique. Il a créé une association d'insertion appelée *Les Jardins de vie*. Il s'occupe de tous les paumés qui débarquent. Je le connais un peu, je lui loue une de

mes maisons. Il a la soixantaine et, à mon avis, il doit encore être capable de porter un sac de ciment sur chaque épaule. Il ressemble à un Père Noël au fort regard d'enfant et aux yeux pétillants. Je l'aime bien. Il est arrivé il y a quinze ans, peu après la mort de mon père. J'avais déjà retapé deux maisons et je lui louai la toute première. À l'époque, je passais le voir de temps en temps. C'était un homme fraternel et cordial. Il venait du nord, de Lorraine je crois. Toujours est-il qu'il connaissait les travaux de la forêt.

Ce soir-là, il m'a dit :

— Jean, auriez-vous une maison à louer pour Liz et son bébé ?

Je regardai Liz et tombai immédiatement amoureux d'elle. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Une semaine plus tard, elle emménageait à la ferme avec son bébé, Lucie, dans la maisonnette que je louais habituellement plusieurs semaines par an aux touristes de passage. Liz devait régulariser sa situation et toucher une allocation de parent isolé. Le loyer me serait alors garanti par la Caf. D'ici là, je consentais à lui faire crédit et le Révérend se portait garant.

Quelques jours plus tard, elle s'installait chez moi et partageait mon lit. Nous nous sommes mariés rapidement, puis Clément est venu au monde.

Et après ce qui me semble avoir été douze ans de pur bonheur, Liz disparaît dans la rivière en crue.

Bernard s'assoit à côté de moi. Quatre jours qu'ils m'épaulent, Sophie et lui. Moi, je ne parviens à rien.

— Le mieux, Jean, ce serait qu'on reprenne le boulot, non ?

Mes études agricoles terminées, deux solutions s'offraient à moi : reprendre l'exploitation ou m'en aller. Je quittai le pays

et me retrouvai à travailler sur des chantiers en Île-de-France. Je n'avais jamais particulièrement apprécié les travaux de la terre et l'élevage m'ennuyait. J'aurais voulu être architecte ou charpentier. Mais ce qui m'aurait vraiment plu, c'était de restaurer les monuments historiques. J'avais fait ces études agricoles par dépit, par peur de décevoir mon père.

Puis survint son décès. Une sale maladie dont je n'ai jamais cherché à connaître les détails. Ce fut simplement foudroyant et suivi deux ans plus tard de la mort de ma mère qui, totalement perdue, se laissa dépérir. J'héritai de la ferme, de deux maisons au village et de vingt-trois hectares de terres diverses. Je revendis celles agricoles, ainsi que le matériel, les bêtes, et en tirai de quoi régler les frais de succession et les dettes de mes parents. Il me restait quelques milliers d'euros que je consacrai à retaper les deux maisons qui m'appartenaient désormais. Je commençai par refaire le toit de la première, puis j'abattis le maximum de cloisons pour ouvrir l'espace.

Mon premier locataire fut le Révérend. Il débarqua au village un matin, intéressé par mon offre. Je fus vite charmé par ce colosse débonnaire. C'était il y a quinze ans et je ne me souviens pas qu'au cours de ces années, il y ait eu le moindre incident de paiement.

Je retapai la seconde maison. J'aimais faire ça. Je louai celle-ci à mon ami d'enfance Bernard et sa compagne Sophie. Musicien, Bernard décrochait des contrats de temps en temps. Sophie venait de Lyon. Elle était enseignante et elle prit son premier poste au collège de la Sous-Préfecture. Plus tard, ils m'achèteraient la maison.

J'empruntai afin d'acquérir une troisième maison, à très bas prix, et j'embauchai Bernard pour m'aider. Il avait du temps et il était bon ouvrier. Une fois restaurée, je louai cette maison-là à un drôle de type, toujours recommandé par le Révérend.

C'était un chercheur en sociologie, ou je ne sais plus trop quoi. Un solitaire qui venait du nord et qui passait son temps au milieu de ses livres.

Au fil des années, je devins propriétaire de neuf maisons au village. Je créai alors une société immobilière et continuai à emprunter, à acheter, à restaurer et à louer sans aucune peine chaque maison, toujours par le biais du Révérend.

Aujourd'hui, la société gère plusieurs logements et les loyers rentrent, mon revenu est confortable. Je voudrais dire que tout va pour le mieux, mais c'est impossible, car Liz a disparu.

Liz s'est noyée.

Liz est morte.

— Tu as raison, Bernard. Il faudrait reprendre le boulot. Toi tu peux, moi je ne sais pas.

Je suis saoul.

Dans la soirée, Sophie est redescendue de la chambre de Lucie et nous avons parlé, elle, Bernard et moi, en sirotant une bouteille de cognac. Vers 1 heure, Sophie est allée se coucher. Bernard l'a rejoint aux environs de 3 heures.

Il est 4 heures 30 du matin, j'ai fini la bouteille et suis scotché au canapé. J'espérais que l'alcool m'assommerait, mais au contraire mon cerveau est en surtension, assailli par une multitude de pensées et de questionnements.

Oui, j'irai parler aux enfants. Oui, il fallait reprendre le boulot. Oui, les enfants comptaient sur moi. Oui, je devais être fort.

Oui, je ferai tout ce qu'il faudra : je m'occuperai de leur scolarité et de leur vêtue, je veillerai à ce que le frigo soit toujours plein, je ferai la cuisine et la vaisselle, oui, oui, oui, sauf que je suis incapable de préparer autre chose que des steaks hachés

et des œufs au plat. Mais oui, d'accord, je vais me reprendre, et oui, je parlerai aux enfants.

Je leur dirai que leur maman est partie et qu'elle a eu un accident. Voilà ce qui s'est passé, les enfants. Maman a eu un accident et elle est tombée dans la rivière. C'est la pure vérité. Elle est partie, et surtout ne me demandez pas pourquoi. Ne me demandez jamais pourquoi, parce que je n'en sais rien et ça me rend fou. Ça me rend complètement fou, alors merci, les enfants, merci de ne pas me demander. Je n'ai aucune réponse, vous comprenez, ça a créé un vide dans mon cerveau. Et vous aussi, vous le sentez, ce vide ; vous le sentez, ce gouffre. Nous allons devoir vivre avec ce vide en nous, dorénavant, toi Lucie, toi Clément, moi Jean. Un gouffre à la place du cerveau.

Si je parvenais à m'extraire de ce fichu canapé, j'irais m'ouvrir une autre bouteille, parce que, au moins pour cette nuit, et celle de demain, et toutes les autres d'après, peut-être que l'alcool parviendrait à combler ce vide. Je ne connais rien d'autre. Rien à la drogue et aux médicaments.

Qu'en pensez-vous, les enfants ? Moi je petite, mais vous, comment allez-vous faire ?

Clément, mon fils, comment vas-tu faire pour soigner le gouffre ? Tu vas faire du sport ? De la boxe ? Cramer des voitures ? Ou bien tu vas devenir un élève modèle, surdoué en classe ?

Et toi, Lucie ? Je sais peu de choses sur toi et je t'aime tant. Tu es si belle, si discrète, si gentille, toujours d'humeur égale, mais nous parlons rarement ensemble en fin de compte.

Dis-moi, Lucie, tu connais ta mère aussi bien que je connais ma femme, n'est-ce pas ? Tu la connais même mieux, alors peut-être que tu sais quelque chose ? Peut-être as-tu deviné quelque chose ? Dans ce cas, dis-le-moi, Lucie. Si tu avais un sixième sens ou si tu étais un enfant médium, tu me dirais,

Lucie, pourquoi ta mère est partie ce jour-là. Sous l'orage, sous le déluge. Je t'en supplie, Lucie, dis-le-moi.

Je suis pitoyable, j'arrête de picoler. Je n'ai jamais vraiment bu, ça ne me réussit pas. Je suis un abruti.

Et voilà qu'il se remet à pleuvoir, j'entends les gouttes claquer sur le Velux. Ça claque de plus en plus vite, puis ça devient un vacarme constant, bon sang. . .

Un orage, c'est un signe. Elle va revenir.

Elle revient, j'entends ses pas dans la cour. Je me lève. Putain de biture. Je me lève et m'approche de la fenêtre. C'est elle. Elle est à dix mètres de là et elle me regarde en souriant.

Elle est là, sous la lumière du réverbère du jardin.

Viens, Liz.

Je vais vers la porte d'entrée et l'ouvre en grand.

Liz.

Personne.

Il n'y a personne. Il ne pleut même pas. Je suis complètement mûr et j'éclate de rire. Je suis dément, vous comprenez ? Et tout est drôle.

— Papa ?

Lucie est immobile au bas de l'escalier.

— Papa, j'ai fait un rêve.

— Viens me raconter.

— C'était maman. Elle était heureuse, elle me l'a dit.

— Ma chérie, maman a disparu. On ne l'a pas retrouvée, elle s'est probablement noyée, tu comprends ? C'est la vérité.

Elle ne bronche pas. Aucune émotion dans son regard.

Elle est impassible.

— Oui, elle est morte. Mais elle est heureuse, elle me l'a dit. Elle m'a aussi dit qu'elle nous aimait, moi, Clément et toi. Qu'elle nous aimait et qu'on sera jamais seul.

INFLAMMATION

J'éclate en sanglots. Je pleure comme un connard et ma fille s'approche.
Elle chuchote.
— Faut pas pleurer, papa.